

# Holeulone

L'univers mental d'un homme, nous emportant dans ses accélérations et ses ralentissements de pensée, ses souvenirs réels ou imaginaires, l'acuité et la confusion de ses perceptions. Puis apparaît son jumeau, une sorte d'histriion intérieur, de frère tellement semblable qu'il en devient insupportable...

L'imaginaire est librement inspiré du livre «SF» de Daniel Keyes paru en 1959 aux Etats- Unis Des fleurs pour Algernon. Un mimétisme du fonctionnement mental et du fatum de Charlie, le personnage principal de ce livre, est à l'œuvre tant dans la composition chorégraphique que filmique et livresque. C'est de ses évolutions et mouvements de conscience, de l'accélération et du ralentissement de ses pensées, de la complexité à la simplicité de ses perceptions, de ses vertiges aux bruits de son intellectualité, de ses déraisonnements à sa lucidité émotionnelle que les quatre écritures se sont inspirées. Charlie génère des images qui proviennent de souvenirs réels ou imaginaires, des perceptions et de ce qui peut être nommé mémoire d'un futur possible. Il a fallu cette tentative: trouver comment le corps peut plonger, à travers un présent décalé, dans les profondeurs d'une histoire du regard. / résidence à Séville – juin 2003 – TEXTE ERIC «Dans la ville, tout est calme, je suis calme aussi, mon corps est lourd, je sens que chaque centimètre carré de mon corps prend un poids que je n'avais jamais perçu auparavant, de centimètre carré en centimètre carré de chair le poids bâtit mon corps sur la charpente de mes os (je pense à ces pièces de viandes pesées chez le boucher). Mon corps se fait poids des travaux en cours et chaque pas me demande des efforts, comme si l'édifice en mouvement frôlait le vertige de l'éboulement, alors peut-être m'effondrerais-je étant mon propre tremblement de corps. Je ne serais plus que la ruine, le vestige, le vestige de mon entêtement. Il faut s'arrêter, laisser la chaleur faire son œuvre, il ne faut pas penser à la destruction mais à une autre construction avec de nouvelles données, poids, gravité, température, lutter fiévreusement contre ce virus pour sauvegarder l'essentiel des informations. Mon nom, âge, lieu de résidence, quel jour sommes-nous? Qu'est ce que je fais ici? Je suis perdu dans ce labyrinthe de rues, je me suis arrêté avec la peur de ne pouvoir repartir. Comme si le corps devait chercher ses fondations dans le sol et à jamais me planter dans cette rue dont je ne connais même pas le nom, ou l'ai-je déjà oublié? Ma voûte plantaire, le bâti de mon corps, fait office de vide sanitaire des bâtisses construites sur des lieux humides, je me souviens que cette ville est édifiée sur de la boue. Comme ces briques que l'on laisse sécher au



*Holeulone* THIERRY VAN HASSELT ET WILFRID ROCHE MAËSTRONI

soleil après leur confection afin d'en extraire l'eau, je transpire comme elles et je me demande si cette évaporation n'est pas celle de mon intelligence. On dit que l'eau est la mémoire du monde, que la mémoire est le vecteur du savoir, que l'intelligence ne peut exister sans la mémoire, celle des peuples, des traditions, de la culture, de l'organisation, et si je venais à la perdre cela voudrait dire que chaque jour je devrais réorganiser mes pensées. Ce serait comme un labyrinthe que chaque jour je devrais traverser pour en connaître le secret, une sorte d'épreuve de l'intelligence, de l'entrée à l'arrivée, le rituel de mon existence, résoudre le secret de ce complexe pour manger, m'orienter, penser, communiquer, contrôler. Mais je ressens déjà la perte. J'ai perdu la face sur mon visage, les muscles m'ont lâché, mon front s'est lissé, les deux extrémités de mes sourcils se sont décrochées vers mes joues, ma mâchoire et ma lèvre inférieures vacillent au bord d'un précipice et attendent en équilibre le moment où elles basculeront, seulement retenues par la légère pression de ma langue sur le palais de ma bouche, obstruant par cela même mes voies respiratoires inférieures, laissant ainsi à demi-ouvert inutilement cette cavité buccale. Ma lèvre supérieure, elle, légèrement retroussée par la tension qu'exercent les deux lobes latéraux des narines, comme la bouche des carpes happe l'eau en quête de nourriture. Toute cette organisation autonome comme une sorte de mise en veille afin de réduire la dépense d'énergie donne à voir sur le visage une étrange image comme un oubli, dans la tenue, la retenue, une attitude entre l'animal et l'idiot. Quand je parle de l'idiot cela n'est pas péjoratif. J'irais même jusqu'à dire que c'est un élément incontournable du puzzle de notre société, c'est un mal autant qu'un bien. Dans les villages alpins, on se devait d'avoir son idiot, il était considéré comme un bien de la société, une sorte de patrimoine vivant, il était le porteur des péchés de la commune, tous lui étaient reconnaissants, la communauté avait payé son tribut de médiocrité au travers d'un seul homme, ce témoin disculpant les accusés. C'est idiot, mais je me suis arrêté là dans cette rue anonyme pour résister à cette chaleur. Il n'y a ni barricades ni résistants, peut-être suis-je le seul partisan, et pour cause, l'ennemi est en moi, tapi en moi, je me rends compte de cette embuscade, l'esprit et le corps sont mes armes. Si l'esprit déserte, mon corps se froisse, une sorte d'hébétéude musculaire rendant impossible l'esquive et la riposte, si le corps déserte l'esprit sera le témoin de la fin, comme au début de notre

existence le corps est le témoin muet de notre transformation : évolution, régression, disparition. / Des Fleurs pour Algernon – Extrait 2 (p. 203-205) -L'autre Charlie, celui qui s'est effacé dans l'ombre, est toujours ici, à l'intérieur de moi. Il ne lutte pas pour reprendre possession de son corps. Il attend simplement, patiemment. Pendant la réception, je suis allé me laver les mains et me rafraîchir le visage à l'eau froide. C'est alors que j'ai vu Charlie qui me regardait de la glace au-dessus du lavabo. Je ne sais pas comment j'ai su que c'était lui et non moi. Peut-être à l'expression absente et inquiète de son visage. Ses yeux ronds et apeurés, comme si, à mon premier mot, il allait s'enfuir et s'enfoncer dans les profondeurs du monde du miroir. Mais il ne s'enfuyait pas. Il me regardait fixement, bouche-bée, le menton tombant. (.../.) Mais je ne suis pas ton ami. Je suis ton ennemi. Je n'abandonnerai pas mon intelligence sans lutte. Il n'y a aucun endroit où moi, je peux aller, maintenant. Il ne faut pas que tu reviennes. Reste dans mon inconscient, c'est là ta place, et cesse de me suivre partout. Je n'abandonnerai pas. En me tournant vers la porte, j'ai eu l'impression qu'il me tendait la main. Mais tout cela était ridicule. Ce n'était que mon reflet dans la glace. / Ce qui me touche dans le roman Des fleurs pour Algernon c'est la sensibilité à fleur de peau du personnage principal, Charlie. Ses préoccupations et son énergie dans son désir d'évolution et de compréhension sont suffisamment formidables et sensibles pour essayer de les développer dans le corps, dans des corps. L'énergie constante qu'il y a dans le livre est proche de celle que l'on met dans le travail en œuvre, dans le processus de création en mouvement constant. Pour la traduire et la transposer avec autant de conviction et de volonté que celle du personnage il fallait chercher dans un épuisement aussi bien physique que mental pour qu'il en sorte une autre fiction faite de nos doutes, de nos chutes et de nos espoirs. La fiction que véhicule Des fleurs pour Algernon est une histoire qui peut toucher n'importe qui d'entre nous, qui à un moment de vie se retrouve déplacé, perd pied, perd son statut, sa place, quelle qu'elle soit et qui assiste et agit en même temps avec conscience et lucidité à sa propre ascension puis à sa propre chute, déchéance, dégénérescence. Alors tous ces mouvements de conscience, ces accélérations et ralentissements de pensée, ces souvenirs réels ou imaginaires, l'acuité et la confusion de ces perceptions, qu'une telle situation peut engendrer, c'est profondément Humain. Ce sont des élé-

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Eric Domeneghetty et Jaro Vinarsky

COLLABORATION ARTISTIQUE

ET FILM D'ANIMATION :

Thierry Van Hasselt

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE :

Florence Richard

MUSIQUE ORIGINALE :

Dominique Pauwels

SCÉNOGRAPHIE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE : Wilfrid Roche

Maëstroni

TEXTE : Mylène Lauzon

et Eric Domeneghetty

PRODUCTION : Théâtre  
Les Tanneurs, Centre  
Chorégraphique National  
d'Orléans - direction Josef  
Nadj, l'Echangeur de  
Fère-en-Tardenois, 3 bis  
F - lieu d'art contemporain,  
Lod Muziektheater et  
Ponec Divadlo.  
Avec le soutien des  
Brigittines et du Ministère  
de la Communauté  
française de Belgique -  
Service de la Danse.  
Résidence à Endanza,  
Centre Chorégraphique  
National d'Orléans-  
direction Josef Nadj,  
La Raffinerie, Lod  
Muziektheater, Ponec  
Divadlo, 3 bis f - lieu d'art  
contemporain, Maison Folie  
Wazemme, l'Echangeur de  
Fère-en-Tardenois et Les  
Écuries de Charleroi

*Holeulone* a reçu le prix  
du meilleur spectacle  
de danse au Prix de la  
Critique de la Communauté  
française de Belgique  
2007, ainsi qu'une mention  
spéciale du jury au Festival  
MIMOS 2008 «pour ses  
qualités esthétiques,  
l'originalité du propos, la  
théâtralité des danseurs  
et la maîtrise technique du  
jeu corporel».

ments qui m'intéressent dans tout mon travail. / Matériau texte «Je pense que c'est un brouhaha dans sa tête / des choses qui se battent» / taches couleurs traits sombre / ombre tristesse horreur peur laideur mélange pensée vide souffrance violence mort folie désert tête lune étoile planète sang visage homme tache noire étrange œil fourrure tête de sorcière toile d'araignée cheveux doigts griffures feu cerveau squelette tunnel oiseau forêt vagues ciel / Matériau attitudes, gestes – traîner porter écraser arracher rejeter se débattre combattre lutter résister serrer bercer cacher claquer rouler rire / Des souris et des hommes de *John Steinbeck* – le récit minutieux de l'échec d'un rêve. – L'Idiot – Assis sur un banc, l'idiot ne bougeait pas il restait là où on l'avait posé, une journée durant, ne cherchant pas à s'abriter s'il pleuvait et oubliant de se nourrir. Comme hypnotisé, tétanisé... il demeurait dans l'immobilité absolue. l'idiot exécutait des mouvements rythmiques, de manière répétitive, des gestes simples. Mû en dépit de sa volonté, le corps de l'idiot devenait un corps automate. Plastique à l'extrême, le corps de l'idiot présentait des types de mouvements antagonistes. Les 3 corps de l'idiot en mouvement, immobile et automatique dialectique de l'excès et du rien. Aux mouvements saccadés rapides, imprévisibles toujours identiques s'opposaient la stupeur, l'hébétude et la paralysie. le corps de l'idiot était donc anormal et amoral car pris dans des intensités contradictoires qui contraiaient le maitrise de la gestuelle. Il s'écartelait dans des postures inhumaines qui exprimaient tantôt une forte vitalité tantôt une pétrification. Extrême le corps idiot franchissait toutes les frontières et s'installait dans l'extraordinaire des mouvements. Enregistré par de nombreux instruments de mesure le corps idiot rendait visible, grâce aux graphiques et aux diagrammes, l'image insolite d'un corps traversé par les déflagrations les plus outrancières que provoquaient des mouvements hors de la mesure.